



La marche vers Marengo racontée par le père d'Alfred de Musset

GÉRARD ERMISSE

Résumé : Sous le titre souvent tronqué et donc trompeur de « Voyage en Suisse et en Italie », Musset-Pathay, père d'Alfred de Musset, publie à chaud, en septembre 1800, une relation de la marche de l'Armée dite de réserve, de Paris aux plaines du Pô et à Marengo. Dans un style pittoresque et déjà romantique, l'auteur fait mieux que de simplement et platement relater une campagne militaire et fait preuve au contraire d'un vrai talent de plume : quelques citations permettront d'en juger. Il nous fait sentir les incertitudes, les angoisses, la désespérance, le dénuement des soldats et de leurs chefs et donc le coup de poker que fut cette campagne. Il fait état d'opinions libérales et quasi « pro-européennes », plutôt favorables au nouveau régime issu de Brumaire, tout en manifestant de fortes réserves quant aux ambitions politiques et guerrières du Premier Consul.

Mots-clés : Marengo, Bonaparte, Grand Saint-Bernard, Alpes, Voyage en Suisse et Italie, Marescot, Armée de réserve, Musset-Pathay, romantisme, Consulat.

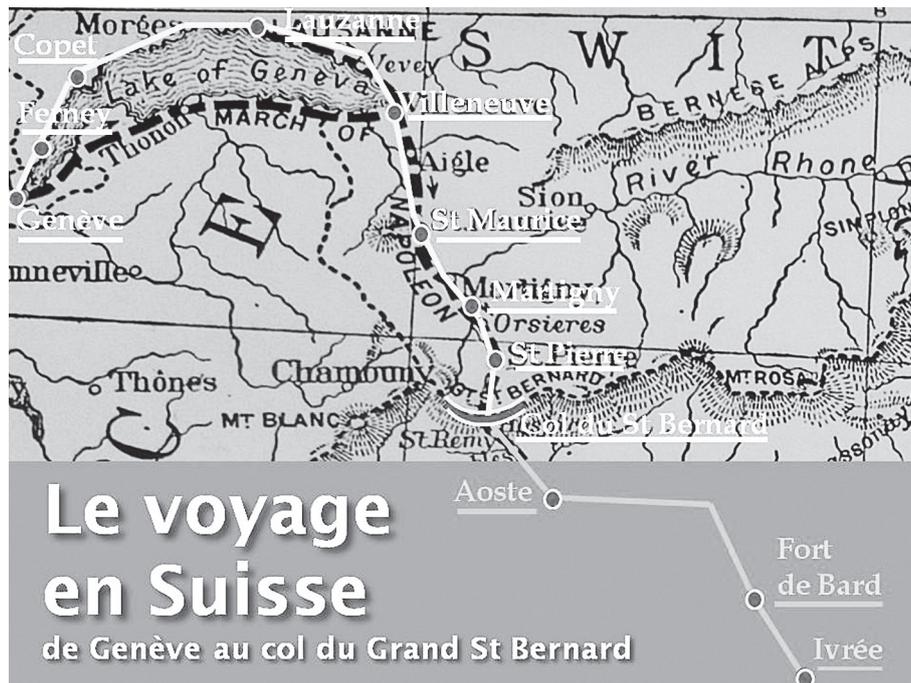
Depuis que nous avons célébré les Musset en Vendômois, lors de l'année Musset en 2010, je me consacre à poursuivre la trace de la famille paternelle d'Alfred

dans notre petite patrie. Avec les Marescot, les Rochambeau et bien d'autres membres de la noblesse de la fin de l'Ancien Régime, les Musset forment une élite intellectuelle, technique, militaire ou politique, voire tout cela à la fois. Élite aux caractéristiques bien connues dans la majorité de nos provinces au tournant du XIX^e siècle mais peu étudiée en Vendômois. En tout cas peu du point de vue biographique : d'où l'intérêt de publier le maximum d'éléments sur la vie et l'œuvre de ses membres. Nous avons choisi dans cet article de présenter à nos lecteurs un aspect méconnu, voire inconnu, de la vie et de l'œuvre de Victor Donatien de Musset : sa participation et sa relation de la marche de Bonaparte de Paris à Marengo. Marengo est la victoire fondatrice du nouveau régime issu de la révolution du 18 brumaire. Musset-Pathay y était et nous raconte cette épopée qui faillit si mal tourner !

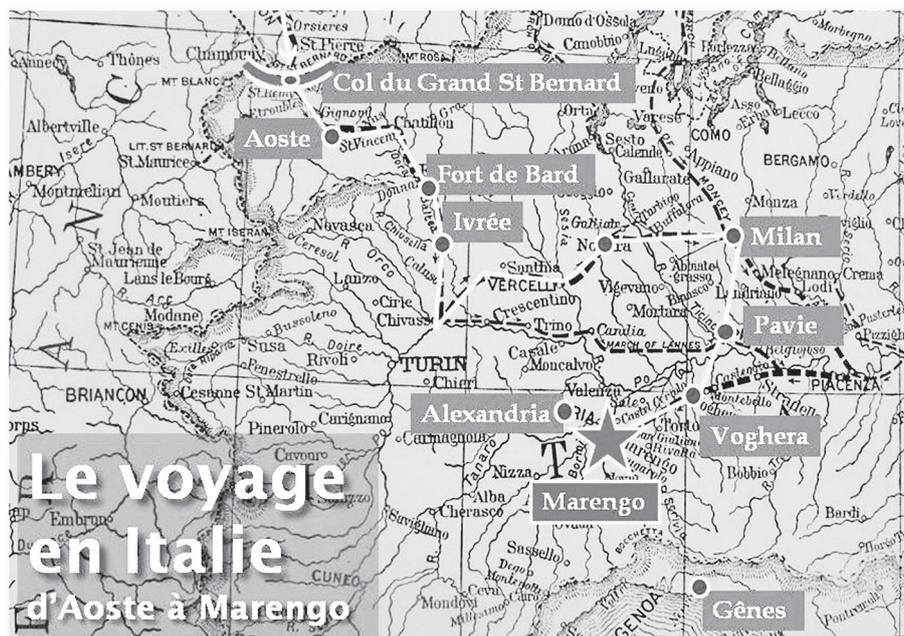
L'essentiel de notre propos d'aujourd'hui repose sur un magnifique exemplaire d'un ouvrage du père d'Alfred de Musset, qui jusqu'alors m'avait échappé¹. Le titre en est trompeur, il est vrai ! *Voyage en Suisse et en Italie*. Lors de mes recherches initiales en 2010,

1. MUSSET-PATHAY (Victor-Donatien de), *Voyage en Suisse et en Italie fait avec l'armée de réserve par VDM, auteur de l'Anglais cosmopolite, employé à l'état-major de la dite armée*. Paris, an IX (sept 1800).

Je remercie chaleureusement Florence de Lambertye-Robert, descendante des Marescot, de m'avoir communiqué l'exemplaire que Musset-Pathay offrit à Marescot. Le présent article est une reprise de celui publié dans le numéro 212 (2016/1) de la *Revue de l'Institut Napoléon* à destination du lectorat vendômois avec l'aimable autorisation du Professeur Jacques-Olivier Boudon, que je remercie vivement de son accord.



Carte 1.



Carte 2.

sur Victor-Donatien, je n'avais pas vu que derrière ce titre en forme de *Guide de voyage* se cachait en réalité la relation du voyage de l'*Armée de Réserve* au printemps 1800 en route vers Marengo².

2. Je me permets de renvoyer le lecteur à mon article : Les Musset, une famille dans la tourmente révolutionnaire, *BSAV (Bulletin de la Société archéologique [...] du Vendômois)*, 2011, p. 25-44, qui comporte une biographie du père d'Alfred de Musset.

À le lire attentivement, ce bel ouvrage revêt, en fait, un caractère historique du premier intérêt et n'est en rien une simple relation d'un voyage touristique qu'aurait fait Victor-Donatien de Musset-Pathay, père d'Alfred, uniquement pour son plaisir. Cela n'a rien à voir avec le célèbre « grand tour » des élites européennes de son temps. Non, il s'agit de bien autre chose : le père d'Alfred de Musset est en réalité, au moment où il écrit

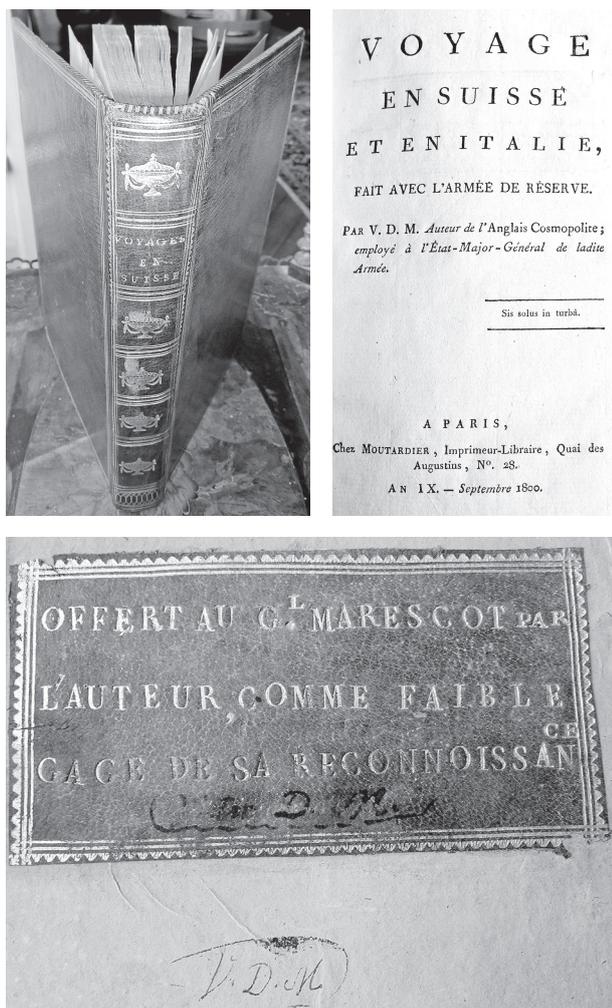


Fig. 1, 2 et 3 : Photos de l'exemplaire de l'ouvrage offert par Musset-Pathay à Marescot (coll. privée).

cet ouvrage, le secrétaire du Premier Inspecteur général du Génie, Armand-Samuel de Marescot, et en fait de « voyage », Victor Donatien de Musset nous offre une relation au jour le jour de la seconde campagne d'Italie menée par Napoléon Bonaparte au printemps 1800, qui s'achève en juin, comme chacun le sait, par la victoire de Marengo.

Musset-Pathay, qui connut une jeunesse tourmentée pour cause de Révolution, est du voyage en sa toute nouvelle qualité de secrétaire de son ami et voisin vendômois, Marescot. Marescot est lui-même, le tout nouveau chef de l'Arme du Génie. L'auteur suit son « patron » et toute l'Armée dite de Réserve, sur le chemin de la Suisse, puis des Alpes et de l'Italie, aller et retour. Ce qui lui confère une vraie légitimité à écrire cette relation et donne à son récit les traits de la vérité historique au-delà d'un charme littéraire indéniable. Car Victor, comme son fils Alfred plus tard, est un bon écrivain, déjà « romantique » en ce début de XIX^e siècle. Il ne se nomme pas clairement mais il se met

en scène, sans dire qui il est, et met en scène son chef, Marescot, sous un pseudonyme transparent : *le patron*. Un troisième voyageur fait partie du récit, un certain et mystérieux *Père Jérôme*, homme d'une trentaine d'années, sage et philosophe, ayant subi bien des malheurs dans sa vie. Ce dernier a-t-il vraiment existé ? Je l'ignore, mais c'est plus que probable ou vraisemblable à lire l'ouvrage. Qui est-il ? Je ne le sais pas.

J'ai donc choisi d'offrir au lecteur quelques extraits de ce bel ouvrage, bien à même de nous faire revivre cette page parmi les plus fameuses de l'épopée napoléonienne : le passage du Grand Saint-Bernard et la marche victorieuse à travers les Alpes, vers la plaine du Pô, jusqu'à Marengo.

Un mot d'abord sur le *Patron*, pseudo qui désigne clairement Marescot comme nous l'indique l'auteur : *Cet homme à qui je suis attaché par les liens de la reconnaissance et de l'amitié*³. Victor en profite pour tracer un rapide portrait moral flatteur de son Patron. C'est un homme à qui manque ce qui caractérise la plupart des grands hommes, nous dit-il : *l'ambition et le désir de la célébrité*. De plus, *simple et modeste à l'excès, le Patron, aux talents éminents qui l'ont fait distinguer... joint un doute sur ses propres mérites, qui en est toujours l'indice le plus certain*.

Victor-Donatien, dans son introduction, cherche un titre adapté à ce qu'il considère être un type nouveau d'ouvrage et renonce, nous dit-il, à celui de *voyage pittoresque, curieux, philosophique, etc.* et même à *voyage romantique*. Le terme de « romantique » dans cette acception, me semble assez nouveau en 1800. Mais Victor-Donatien le récuse car il le juge trop vague et trop *indéterminé*. Il lui préfère cette périphrase assez creuse : *une nouvelle manière de voyager*, qu'il justifie ainsi : *la manière de voyager inconnue jusqu'à moi c'est de voyager avec une armée, traverser les gorges du Jura, celles du Valais, le Saint-Bernard avec des milliers d'hommes ; être poussé par l'un, arrêté par l'autre, aller vite quand on voudrait se promener ; lentement quand on a envie de courir ; être obligé de marcher au moment où l'on désire écouter le bruit d'un torrent, ou contempler un ravin...*⁴ À plus d'un moment, la description de la route que suit l'Armée de réserve de Paris à Marengo, s'enrichit des émotions du voyageur au contact de la nature : c'est proprement l'homme romantique au-dessus des nuages et des montagnes du célèbre tableau de Caspar David Friedrich qui prend la plume. C'est une belle image de la nature sauvage, typique du romantisme européen naissant, qui s'impose à la lecture de cet ouvrage original. Le père d'Alfred de Musset nous offre de longues descriptions des paysages alpins. Il insiste : *le spectacle de la nature, voilà ce que je cherche, ce que j'ai trouvé quelquefois*.

Chemin faisant, il nous informe, quasi involontairement – comme si ce point était à ses yeux secondaire –

3. Page IV.

4. Page III.

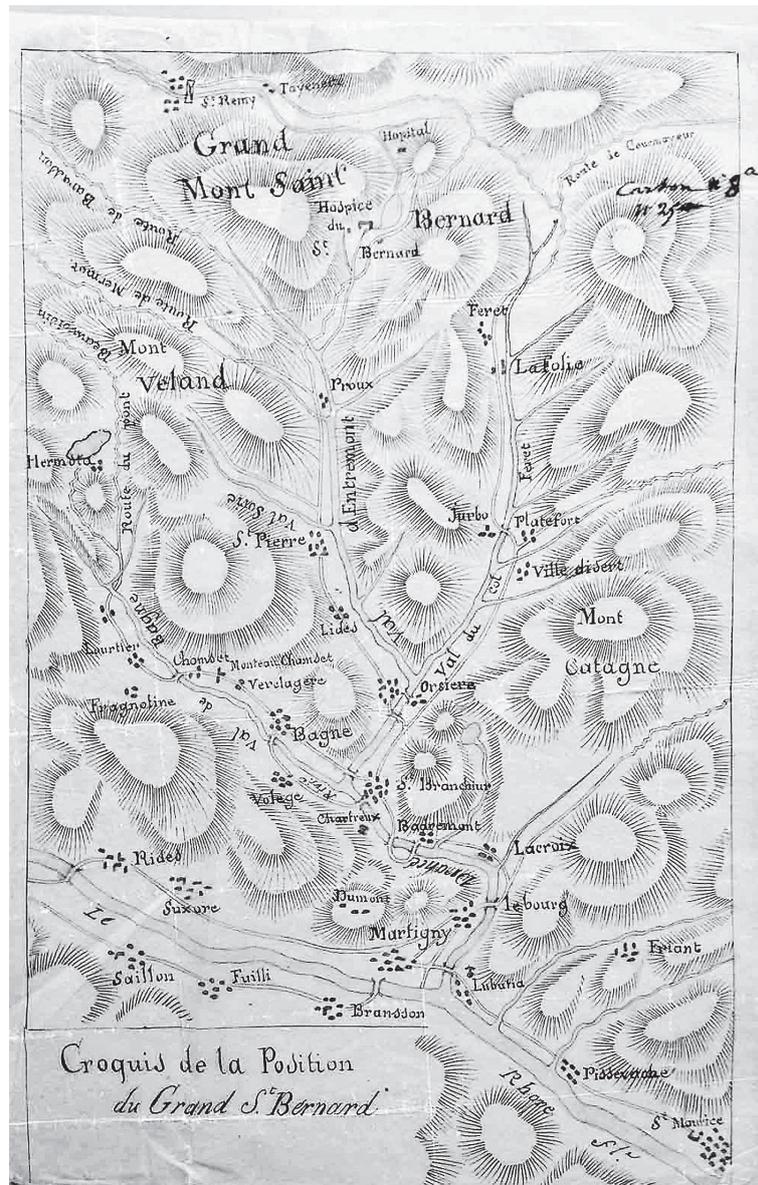


Fig. 4 : Croquis de la « position du grand saint-bernard »
(SHD Vincennes, 1 Vn 9, croquis 1).

sur la vie des troupes et sur celle de son chef Marescot. Victor nous conte les espoirs de l'Armée de réserve, les angoisses et la vie quotidienne des soldats tout au long de ce qui subsistera dans les mémoires comme la glorieuse campagne d'Italie. *Glorieuse*? Ce n'est pas le point de vue de notre reporter! Il nous offre aussi quelques moments de rencontre avec le *Héros* – lui aussi romantique? – de l'aventure : le *Premier Consul*, que l'on entrevoit plus que brièvement certes, mais assez bien toutefois, au moment où il passe, tel un mythe vivant, au milieu de la foule des militaires qui l'acclament. De très beaux récits et un témoignage qui nous rendent le livre de Musset-Pathay si précieux aujourd'hui.

Le voyage commence à Paris, quand l'armée se rassemble et se met en route pour Dijon, le 22 germinal an VIII (12 avril 1800)⁵. Victor-Donatien inaugure son récit par des considérations personnelles et critiques sur l'état de l'opinion et sur ceux qui la «fabriquent». Au cours d'un dialogue avec le «Père Jérôme», Victor Donatien se plaît en effet, à critiquer le métier de journaliste, colporteur de mensonges... avec des arguments encore pertinents de nos jours. Il se moque tout autant, des galonnés d'état-major, mais pas de son cher Patron, Marescot, exonéré des défauts habituels à ceux qui appartiennent à ce *théâtre mobile, en campagne*. Il nous

5. Pages 5-6.

le présente comme *exempt de toute prétention, ambition ou envie*, ce qui fait de Marescot, un homme d'exception dans le monde des «grands»⁶. Monde qui n'est manifestement pas celui de son modeste secrétaire : *il est vrai que, Dieu merci, je ne connais pas beaucoup de grands*, nous dit-il⁷.

Victor-Donatien est à Melun le lendemain du départ, soit le 23 germinal an VIII. Il y retrouve un vieil ami et succombe aux charmes d'une belle melunaise, Christine, dont il nous offre une description dans le plus pur style XVIII^e siècle⁸. Puis, Victor-Donatien nous convie à un bal fort élégant, donné à Dijon en l'honneur de l'Armée par une certaine «Madame C...». La scène est pittoresque à souhaits avec ses jeunes et beaux officiers aux uniformes rutilants faisant la cour à de jeunes femmes dont la tenue impressionne Victor au plus haut point : moment de frivolité et de détente avant que les affaires sérieuses ne commencent. Victor nous le dit dans sa préface, c'est toute la jeunesse de France qui parcourt les routes qui mènent à Dijon, rêvant de gloire et de conquête, à commencer par les conquêtes féminines. Qu'on en juge avec cette petite saynète piquante survenue lors du bal de Dijon : *Madame C... aime les galons et les broderies ; le cavalier était brodé de la tête aux pieds, l'or étincelait, serpentait autour du danseur, qui, gêné dans ses mouvements manquait la mesure [...] M^{me} C... étalait les grâces que l'art et la nature lui ont procurées, lorsqu'on vient dire au cavalier qu'une affaire de service très pressée rendait sa présence indispensable hors du bal. Il sort : adieu les broderies ! « Il ne devrait jamais y avoir d'affaires de service un jour de bal », dit M^{me} C... en soupirant. « Ni d'habit galonné », dit un petit homme [le mari]. « Ni de mari », répond le nouveau « cavalier » de la dame !*

Le bal achevé, on part pour Auxonne puis Clairvaux : l'armée s'ébranle vers la Suisse. *La trompette et les tambours se font entendre*. C'est de nouveau la guerre : *ce cruel fléau, qui s'alimente du sang et du carnage*⁹.

Guerre ou paix ? Victor-Donatien prend prétexte d'une rencontre avec un sage vieillard du Jura, pour nous donner son opinion sur la mission du tout nouveau chef de l'État et déjà prestigieux chef de guerre, Bonaparte. Celui-ci a déjà conquis l'Italie une fois. Alors, des conquêtes pourquoi faire ? *C'est lui qui doit nous rendre la paix*, dit le vieux sage jurassien. C'est la paix que veut également Musset. Dans une sorte de vision, il s'adresse directement à Bonaparte : *conduit à la victoire tes armées : tu n'auras encore rempli qu'une partie de ton rôle et la moins intéressante à mes yeux, quoique que ce soit celle que l'Histoire recueille avec soin... Moi, je t'attends à la paix pour te louer ! Rentré dans tes foyers, occupe-toi du soin d'acquérir*

*une gloire moins éclatante mais plus solide et fondée sur le bonheur des autres. Secoue tes lauriers, et n'y laisse ni larme, ni sang...*¹⁰ N'exprime-t-il pas ainsi les aspirations à la paix qui sont vraisemblablement celles de tout le peuple français après une décennie de combats ?

L'étape de Ferney et plus encore celle de Genève, où il ne séjourne que trente-six heures, sont les prétextes à de longues digressions sur Voltaire et sur son héros personnel, Jean-Jacques Rousseau, dont il sera le biographe et fameux éditeur quelques années plus tard. Nous ne retiendrons pas cet aspect de l'ouvrage¹¹.

Au chapitre 9, Victor nous entraîne avec toute l'armée de Bonaparte, le long du lac Léman, de Genève à Lausanne. Coppet aperçu de la route est de nouveau prétexte à une digression, en fait un jugement sévère, sur l'ancien seigneur des lieux, Necker. Victor n'est pas plus favorable à cette figure de la première Révolution que Talleyrand ou Bonaparte ! À ses yeux, il est bien dommage que ce bon Necker ait quitté un jour son rôle de baron de Coppet !¹²

Le chapitre 10 nous entraîne de Lausanne à Ville-neuve, puis à Vevey, pour arriver au château de Grandclos à Renais¹³. Les petites villes traversées sont pleines de militaires et il est bien difficile de trouver un logis pour la nuit. Soudain, arrive au logis une cavalcade : *c'est la suite du G...*, probablement l'état-major de Berthier dont fait partie Marescot. Alors, on déluge la piétaille, *manu militari*, et les sans-grades, les gratte-papiers comme Musset-Pathay, se retrouvent à passer la nuit dans de mauvaises cabanes. Marescot, fidèle à sa réputation, les y rejoint pour partager leur inconfort : *il y goute un sommeil qu'aucune passion n'a jamais troublé chez lui*. Quel heureux homme !

Ensuite, ils marchent à nouveau vers le Mont d'Ailly, à pied cette fois ; pas ou plus de cheval de selle, ni pour eux ni pour un grand nombre d'officiers qui, du coup, se retrouvent à marcher à pied sur le chemin boueux qui va de Villeneuve à Saint-Maurice. Victor et son compagnon avancent lentement : *au milieu d'une foule de militaires qui rendaient le passage plus mauvais, plus incommode*. Cette foule trop lente ou trop rapide les empêche d'apercevoir les montagnes, les ravins et de profiter du vol des aigles¹⁴. L'humeur « romantique » et vagabonde de Victor en est vivement contrariée ; le voyage d'agrément ainsi entrepris ne se déroule pas tout à fait comme il l'escomptait et n'est plus vraiment à son goût ; il eût certes préféré la marche tranquille du promeneur solitaire ou du voyageur contemplatif.

10. Pages 42-43.

11. Je renvoie à cet égard à la conférence d'Anne Magnant donnée à la Société archéologique du Vendômois (BSAV, 2013, t. 1) sur Musset-Pathay, biographe et éditeur de J.-J. Rousseau.

12. Durant tout ce long voyage d'approche, Musset-Pathay nous abreuve de ses opinions et réflexions sur les grands hommes de lettres de son temps et surtout sur son cher J.-J. Rousseau dont le souvenir est si prégnant en ces parages et s'impose à lui, son premier biographe.

13. Pages 74 et 75.

14. Chap. XIII, p. 78 et sq.

6. Que l'auteur déclare « accompagner ». C'est aussi ce qu'il certifie dans un état de ses services écrit de sa main et conservé dans son dossier de carrière.

7. Page 34.

8. Voir chap. II, p. 8 et sq.

9. Chap. V, p. 25.

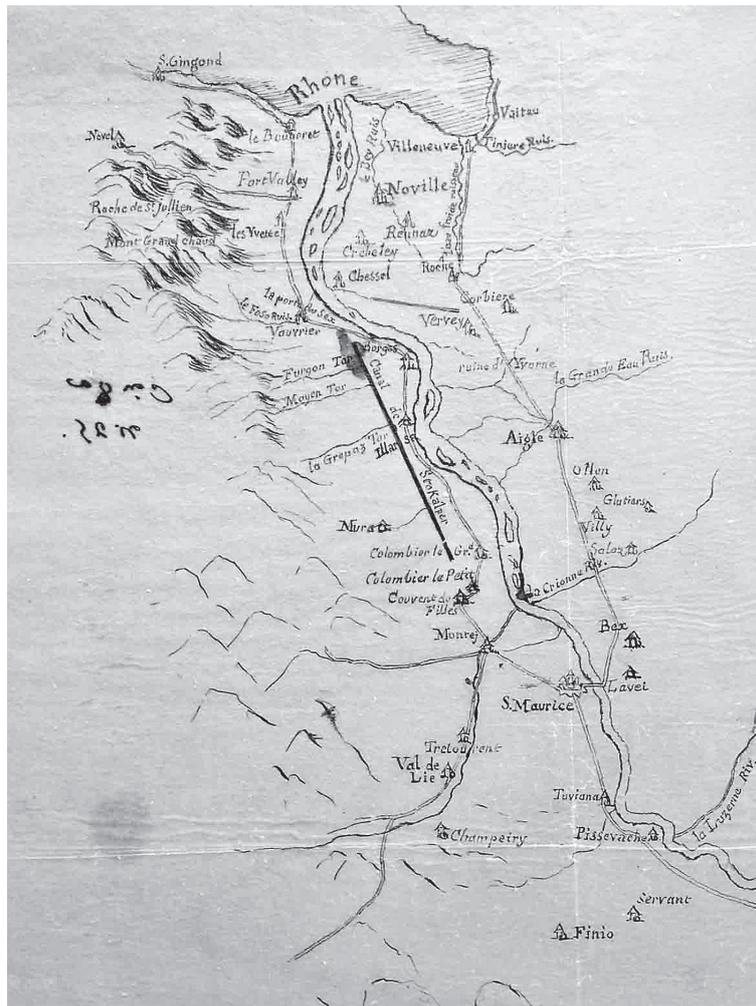


Fig. 5 : Plan de la route vers Saint-Maurice et le col, probablement de la main de Marescot (SHD Vincennes, 1 Vn 9, croquis 3).

Un peu plus loin, lors de la traversée des Alpes suisses, il évoque de nouveau la foule et la bousculade insensée de tous ces soldats encombrant le pays. À Saint-Branchier, on interdit l'entrée des maisons, en raison du nombre de soldats qui ont envahi le village. *Je n'ai jamais vu de ma vie pareil désordre à celui qui présentait la marche du Quartier général et des troupes au milieu desquelles il était ; généraux, soldats, cavaliers, fantassins, vivandiers, chevaux de main, tout était pêle-mêle, tout était confondu dans un bourg sale et petit et le long du sentier étroit et montueux qui conduit à Saint-Pierre. On ne pouvait pour ainsi dire ni rester en place ni avancer et l'on courait également le risque d'être culbuté...*

Il fait au Mont d'Ailly, la rencontre des Saint-Elme et s'apitoie sur le sort de cette famille d'émigrés. Qu'il ne condamne pas du tout : *avant d'être d'un parti, je suis d'abord un homme*. Belle proclamation de neutralité en ce début de Consulat, époque de réconciliation et de retour à la paix civile¹⁵. De quel parti est-il, lui,

en cette année 1800 ? Hélas, il ne nous le dit pas. Tout indique qu'il est d'opinion très modérée et d'accord avec la prise du pouvoir par le général Bonaparte, tout en conservant son esprit critique, comme nous le verrons.

À Saint-Pierre, il se retrouve au milieu de 4 à 5 000 soldats au pied du Mont Saint-Bernard. Puis c'est enfin la grande aventure : le passage du col du Grand Saint-Bernard¹⁶.

La Drance est un torrent furieux aux multiples cascades qui impressionne terriblement l'homme né dans les parages du Loir « tard à la fuite ». C'est là, dit-il, qu'avec son compagnon de route il fait l'apprentissage des privations : ils en sont réduits aux biscuits fournis par l'intendance militaire et encore heureux

15. Mais il est bien curieux de voir utilisé ici pour désigner ces émigrés français réfugiés en Suisse, justement le nom de plume de la *Courtisane de la Grande Armée*, Ida de Saint-Elme, qui prétendit avoir eu une liaison avec le général Marescot lors de son séjour aux Pays-Bas.

16. Pages 103 à 113.



Fig. 6 : Passage du Grand Saint-Bernard : la descente à luge du col vers Aoste (19 mai 1800), d'après Thévenin, gravure (reproduit in J. Tranié et J.-C. Carmigiani, *Napoléon Bonaparte, 2^e campagne d'Italie*, Éd. Pygmalion, Paris, 1991, p. 158).

d'en avoir trouvé ! Couchés à la dure : *Nous pûmes à notre aise faire des réflexions sur la guerre dont nous n'avions connu les désagréments que par ouï-dire.* S'ensuit la description précieuse d'un bivouac de l'armée en route pour l'Italie¹⁷ : *De tous côtés, on apercevait les feux des bivouacs placés à distances inégales sur un terrain montueux ; autour étaient groupés des militaires dans des postures différentes et à quelques pas les faisceaux d'armes ; ces feux produisaient un ensemble impossible à décrire, mais qu'on ne pouvait se lasser de considérer... Malgré la fatigue... le froid de la nuit, on entendait les chants du soldat.*

Il précise plus loin que brûlaient sur le haut des cimes des feux semblables, ceux des Autrichiens et des gens du pays qui, ayant fui les Français, accompagnaient ces derniers. Cette veillée d'armes, pleine d'émotion contenue, se déroule dans la nuit du 26 au 27 floréal (16-17 mai 1800), bien avant la fin des froidures.

Le lendemain avant l'aurore, on se lève dans le froid de la nuit et on attaque la montée vers le Grand Saint-Bernard : *avec un peu moins de désordre que la veille*¹⁸.

Assez stupidement à son avis, on fait passer la cavalerie en avant de l'infanterie alors que sur de tels chemins les chevaux vont moins vite que la piétaille.

17. En fait, la partie de l'armée qui accompagne le général Berthier, l'état-major et Marescot.

18. De la fameuse affaire des traîneaux et des troncs d'arbre creusés pour traîner les canons, Victor ne dit pas un mot.

Au milieu des neiges, écrit Victor Donatien, *l'œil cherchait en vain un arbuste, une plante, un peu de verdure, rien... Pas un oiseau dans ces contrées, nous étions les seuls êtres vivants ; partout la neige et les glaçons que le soleil couvrait en vain de ses feux impuissants.* Enfin il arrive au sommet, il entre au couvent et retrouve le « Patron », Marescot, *qui avait passé la veille.* Attendait-il son fidèle secrétaire et ami bien au chaud ? Très certainement. Avait-il besoin de ses services de temps à autres pour travailler, rédiger lettres officielles et rapports envoyés par estafette au chef, le Premier Consul, vrai général en chef, par-dessus la tête de Berthier qui en portait le titre ? Probablement, mais Victor n'écrit ni son journal ni ses mémoires : donc pas de détails de cette sorte dans son récit de voyage.

Après le réconfort que les moines dispensent à chacun des militaires qui passe le col, la descente peut commencer par un sentier très en pente, verglacé et enneigé¹⁹. Le paysage n'est guère plus riant qu'à la montée, contrairement à ce qu'il avait pu lire çà et là sous la plume d'auteurs ignorants des réalités montagnardes. *Nous eûmes de l'autre côté une pluie abondante qui en se glaçant en touchant la terre, ajoutait encore au danger de la rapidité de la pente et rendait le sentier glissant et très dangereux. Outre qu'il est extrêmement étroit, c'est que l'éclat éblouissant de la neige, fatiguait la vue à un point qu'on pouvait à peine distinguer l'endroit où l'on posait le pied. Beaucoup*

19. Page 118.



Fig. 7 : Croquis du fort de Bard de la main de Marescot (SHD Vincennes, 1 Vm 39-11).

de militaires pour abrégier le chemin se jettent dans les amas de neige au péril de leur vie. Sans ce voyage avec l'armée, jamais, nous dit-il, il n'aurait pu se faire une idée vraie et exacte de ces montagnes. Sa seule référence en la matière étant les collines de son pays natal, le Perche vendômois, de même que les Parisiens se réfèrent, nous dit-il encore, aux chemins les plus escarpés de Montmartre ou du Mont Valérien pour tenter d'imaginer le sort des soldats de Bonaparte traversant les Alpes.

Victor-Donatien et son compagnon de route, arrivent à Saint-Rémy au bout de trois heures puis à Etrouble qui est distant de sept lieues de Saint-Bernard. Le 28 mai, ils traversent des gorges, des défilés étroits, passent des ponts jetés sur des ravins, et aperçoivent : Aost, située entre des montagnes dont quelques-unes sont couvertes de neige. Dans la ville, presque toute la noblesse a déserté avec les Autrichiens : c'est dire la réputation encore un tantinet jacobine des Français. Notre auteur, lui-même de petite noblesse vendômoise, pourtant libérale, prend au hasard de son récit, la

défense des nobles émigrés... pourvu toutefois qu'ils aient une attitude moderne et citoyenne. Raisonnablement un peu difficile à suivre, mais qui marque assez bien son positionnement politique personnel à cette époque-là, dix ans après les débuts de la Révolution. En fait, il rêve de concorde universelle entre les peuples et entre ses concitoyens qu'ils soient révolutionnaires, émigrés ou neutres ; d'où son plaidoyer pour un ralliement des anciens nobles émigrés au nouveau régime de Napoléon Bonaparte, même s'il est encore républicain, du moins dans les formes, autour d'un Premier Consul, monarque retrouvé avant l'heure.

C'est en se promenant dans Aoste que Victor-Donatien fait enfin la « rencontre » du grand homme, celui qui depuis Brumaire a instauré un régime fort et autoritaire, respectueux de l'ordre, de la sécurité et de la propriété. Le peuple place beaucoup d'espoirs en ce jeune général vainqueur et l'acclame volontiers. Victor soudain entend des cris : *le voilà, le voilà!!! Et nous le vîmes en effet.* C'est la première fois que Victor voit Napoléon : *c'est, dit-il, bizarre que cela se passe au cœur des Alpes et non à Paris où l'occasion aurait dû se produire plus aisément!* Et de poursuivre son récit : *il venait de passer le Saint-Bernard son teint était échauffé; il n'avait point la pâleur que lui ont donnée tous les peintres et faiseurs de portraits. Il avait l'air affable, saluait tout le monde. Il fut reçu avec enthousiasme. Je me tus, je l'examinai.*

Suit la description de la route de l'armée d'Aoste à Ivree²⁰.

Marescot, le Patron, était à l'avant-garde, aux côtés du brave général Lannes, non loin de Watrin et comme eux, souvent exposé aux canons, aux balles. Victor le voit partir avec anxiété, sachant que tous les Autrichiens ont fui pour se réfugier dans le terrible fort de Bard qui arrêtaient l'armée et embarrassait spécialement son cher Marescot, chargé de faire sauter ce verrou qui, barrant toute la vallée, interdisait le passage au plus gros de la troupe. Le rôle de Marescot devient crucial et sera assez controversé. L'accord avec l'impatient Bonaparte n'est pas aisé à trouver.

Sachant que l'on campe là-bas, Victor part le 2 prairial, toujours sur un chemin entre deux chaînes de montagnes et arrive à Chatillon. Il loge chez le curé de Saint-Vincent, l'un des rares habitants qui n'ait pas fui avec les Autrichiens. Le chemin est taillé en plein roc au-dessus du torrent : c'est l'œuvre des ducs de Savoie. Le quartier général est à Verrex gros village où il ne peut s'arrêter vu la foule des soldats. Il arrive donc en vue du Fort de Bard. *Qu'on se figure une gorge de montagnes inaccessibles rapprochées au point de ne laisser d'espace que pour un chemin étroit, un très petit bourg, une rivière rapide. Qu'on ajoute au milieu un roc escarpé, terminé par un fort dans lequel on peut supposer 3 à 4000 Autrichiens, munis de provisions de toute espèce. Qu'on se représente enfin tout autour des Français ayant suspendu pour ainsi dire entre ciel et*

20. Page 128.

terre quelques pièces de canon, dont semblent se moquer les assiégés. C'est bien la situation décrite par tous les auteurs de mémoires et le grand danger où se trouve Bonaparte. Si l'armée ne peut passer au-delà de ce fort, alors Bonaparte devra rentrer au pays après une expédition totalement ratée ! Voilà la perspective qui s'offre au Premier Consul si le fort de Bard résiste trop longtemps, donnant ainsi le temps au général autrichien Melas de se réorganiser et de chasser les Français du Val d'Aoste.

En réalité, la manœuvre de Bonaparte célébrée comme un trait de génie, n'a pas été parfaitement préparée et est passée à deux doigts d'un échec retentissant avant même la défaite-victoire de Marengo. Ce fut un coup de poker dirait-on de nos jours ! Berthier en est très conscient qui écrit dans une lettre à Dupont : *faites sentir au général Lannes que le sort de l'Italie et peut-être de la république tient à la prise du château de Bard.* Le rôle de Marescot était de reconnaître le chemin et les obstacles depuis la France jusqu'en Italie ; il ne fut pas exempt de critiques de la part du Premier Consul qui lui faisait d'autant plus confiance en matière de renseignement qu'il venait de le mettre à la tête du Génie à peine six mois plus tôt. Marescot est tout à fait conscient de ses responsabilités et se défend des critiques comme il peut : il se justifie avec brio dans une lettre à Berthier du 3 prairial (23 mai 1800). *Il n'est point étonnant que le fort de Bard n'ait point été connu. Voici la première fois qu'il a eu l'occasion de se faire connaître. Jamais il n'était passé d'armée par le col du Grand Saint-Bernard!*²¹

Quelle angoisse que cette impasse inattendue au milieu des rocs et des neiges ! C'est bien pis que le fameux passage du col. Notre narrateur évoque les soldats coincés par milliers dans ce bout de vallée sans aucune ressource, *à la veille de mourir de faim*, puisque derrière eux le pays a été dévasté. Ils cherchent à tout prix un moyen de forcer le passage mais ne trouvent rien et attendent la fin du siège. C'est dire que tout repose sur les épaules de Marescot en sa qualité de commandant en chef du Génie de l'armée : quelle immense responsabilité ! Et voilà le Premier Consul qui, arrivé sur ses talons, prend les choses en main avec son habitude de tout contrôler et ordonner dans le moindre détail. Le siège de Toulon n'est pas un souvenir si lointain... Et pas vraiment un très bon souvenir de coopération calme et tranquille entre les deux hommes.

Victor se tient loin du fort et des avant-postes et donc de l'action : il ne voit pas la scène du drame. S'il ressent l'angoisse de l'armée, il ne peut qu'imaginer l'angoisse stratégique du Premier Consul. Si le fort tient, adieu la gloire !

21. SHD Vincennes, 1 Vn 9, Grand Saint-Bernard. Livre d'ordres du général Marescot. Ce dossier contient d'autres documents intéressants pour le détail des opérations autour du fort et qui démontrent que cet obstacle avait été sous-estimé dans les rapports précédant l'opération de traversée des Alpes.



Fig. 8 : Bonaparte, accompagné de Marescot, examine le fort de Bard depuis Albaredo – 25 mai 1800 par Taunay (Nicolas Antoine, 1755-1830, RMN Grand-Palais, Musée du Louvre, reproduit in J. Tranié et J.-C. Carmigiani, *Napoléon Bonaparte, 2^e campagne d'Italie*, Éd. Pygmalion, Paris, 1991, p. 166).

Notre « journaliste » improvisé, fait son gîte d'un lit de paille sous un arbre avec au loin les cimes enneigées, puis bénéficie d'une grange à moitié découverte un peu moins inhospitalière. L'inconfort et les privations encore et toujours, avec cette fois, la probabilité non négligeable d'un retour forcé et piteux au pays sans avoir vaincu l'ennemi. *Chaque jour le Patron rôdait autour du fort et s'occupait la nuit des moyens de le prendre mais la nature avait fait tous les frais de la défense.* Enfin Marescot trouve le passage, du côté opposé au fort, où il faut *franchir un mont embarrassé d'arbres, de roches et dont le flanc était exposé au feu de l'ennemi... Des ingénieurs adoucissent la pente là où on pouvait le faire*²². Victor-Donatien s'y engage courageusement, au milieu d'un régiment de cavalerie, et emprunte ce chemin plus que dangereux : il voit des chevaux glisser, retenus finalement par le rocher et remonter de nouveau. *Très peu tombèrent dans les précipices*, heureusement. Les Français étaient vraiment bien mal engagés dans ce défilé défendu par un ennemi nombreux, bien ravitaillé et retranché confortablement dans le fort. Lequel finit par capituler sous le feu de notre artillerie qui le surplombe ; grâce donc au travail

22. Dans sa *Relation des sièges* parue en 1806, Musset-Pathay évoque ce fait ainsi : *Arrêtée au bout du val d'Aoste par le fort de Bard, elle gravit le mont Albaredo où l'on n'avait point encore passé et laissa bloquée derrière elle cette porte d'Italie.*

des hommes du Génie qui ont réussi à créer un chemin pour faire grimper les pièces au sommet des montagnes ; grâce donc finalement à Marescot qui sauve ainsi sa carrière.

Et les voilà enfin en vue de la plaine d'Italie, magnifique, qui les faisait tous rêver. Faussement du reste, car là où poussent les ormes et les peupliers... ils imaginent des oliviers. Leurs lectures les avaient induits en erreur.

Musset-Pathay arrive à Ivree sur les talons de l'avant-garde qui vient d'en chasser les occupants. Tous les villages sont ou bien déserts ou occupés par une population hostile qui refuse tout secours et tout concours aux Français. Il se réjouit d'entrer dans Milan la Grande et de pouvoir y trouver ses aises enfin²³ !

Nouvelle désillusion des Français en butte à l'attitude hostile du peuple italien qui fait cause commune avec l'occupant autrichien : ce que rapporte Musset-Pathay qui en a été le témoin direct et étonné.

Nous n'aurons pas droit à une relation détaillée de la bataille de Marengo, mais seulement à ses prémisses²⁴. Pour Victor tout commence par le passage d'une rivière sur un pont volant qu'il parvient à franchir au bout de quinze heures d'attente, après avoir failli perdre un chariot plein des effets et des papiers confiés à ses soins. L'incident se produit juste avant Voguera où il arrive enfin en pleine nuit, le 25 prairial. Nuit dramatique où les pires rumeurs de défaite circulent autour de lui parmi les soldats : *aux premiers rayons du soleil, ils se regardaient mutuellement pour lire sur les physionomies les uns des autres quelques motifs d'espoir*. Victor suit donc, à distance la bataille et la défaite des Français avant l'intervention de Desaix. Il ne fait pas partie des éléments combattants puisque simple commis de plume, compris dans la suite du Premier Inspecteur général du Génie, en charge de la correspondance et des papiers ; ceux qui, justement, ont failli disparaître au fond de la rivière à Voguera. Mais plus tard il écrira fièrement dans son dossier de carrière : *J'étais à Marengo*. En réalité, si ce n'est pas absolument vrai, ce n'est pas totalement faux non plus, car il n'est pas très loin du champ de la bataille dont il suit les évolutions dramatiques.

Le 26 prairial, soit le 15 juin, il apprend la victoire finale. Et le lendemain, en arrivant à Castel Nuovo, c'est la paix qu'on lui annonce ; il se fait l'écho de l'immense joie de la troupe mais aussi de son immense tristesse à l'annonce de la mort de Desaix, le héros foudroyé de cette victoire inespérée. L'armée éprouve deux sentiments absolument contradictoires en apprenant tout à la fois la paix et la mort de Desaix. Bonaparte aussi.

De Marengo, bataille si mal engagée, il garde surtout en mémoire les scènes de panique et de pillage, lors de la retraite de ceux qui s'enfuient en criant. Mais, plus

encore, il garde en mémoire le sang-froid du chef suprême, qui, lui, ne panique pas. Une nouvelle légende naît sous ses yeux au printemps de l'année 1800 : celle du génie militaire absolu de Bonaparte. Victorieux autant de la nature dans les Alpes que de ses ennemis dans la plaine.

Le lendemain, Victor, remis de ses émotions, dîne le plus simplement du monde... avec un officier autrichien, qui, lui, a vraiment participé à la bataille. En dînant, ils commentent, bien sûr, l'évènement et s'accordent à critiquer l'attitude de Melas, le général autrichien opposé à Bonaparte, qui, se croyant vainqueur, se met à table « oubliant » de poursuivre les vaincus !

En bon philosophe et homme des Lumières, humaniste et sentimental à souhait, il en profite pour moraliser : il ne voit pas les raisons qui ont fait des uns les ennemis des autres, sinon des raisons « impérialistes » en quelque sorte, de mauvaises raisons en somme, anti-humanistes. Sa critique de la guerre ne désarme pas : Victor n'a rien d'un fier républicain révolutionnaire. Il est un homme de paix, sage et raisonnable, que la découverte de l'Europe et des Européens intéresse plus que la diffusion des nouveaux principes et de la nouvelle idéologie des Français... Ou que l'expansion de leur territoire. Certes il admire Bonaparte, c'est une évidence, mais conserve une distance critique. Est-il le reflet de la pensée de son chef Marescot ? On peut le penser.

Le 27 prairial, il *LE* voit à nouveau passer en voiture s'en retournant en France, pâle, abattu et triste : *son visage disait plutôt « Desaix n'est plus », que « la bataille est gagnée » !*

La décision du retour vers Milan et la France est rapidement annoncée²⁵. *Le cœur bat d'aise et d'impatience : on est gai, léger et dispos. Le Pô n'est plus si rapide ; le Tessin n'a plus de profondeur ; les Alpes s'abaissent. Le Jura n'est qu'une colline. On voit les bords fleuris du Loir ; on arrive enfin au sein de sa famille*. Et Victor rêve déjà du retour à Vendôme dans les maisons de sa famille. Il n'est pas encore marié à cette date et n'a donc pas de « ménage » à Paris où séjourner : sa famille est à Vendôme. Le 1^{er} messidor, il apprend que Marescot va rentrer lui aussi ; mais ils ne rentreront pas ensemble ni par le même chemin. Victor passe par Voguera (aujourd'hui Voghera) à nouveau et réside chez le marquis de Durazzo dont le père était un ami de Desaix. Ce dernier y fit halte juste avant Marengo et ce fut là la dernière rencontre des deux amis avant sa mort héroïque : c'est dire l'émotion qui règne alors chez les Durazzo. Desaix, d'après Durazzo, aurait eu des pressentiments lors de son départ pour la bataille. La scène que rapporte Victor est plus que sensible, un vrai tableau de Greuze. *Les adieux furent prolongés ; la séparation touchante. « À nous revoir dans ce monde-ci », s'écria Desaix à peine monté à cheval et se retournant après*

23. Suit une relation du séjour milanais moins pertinente pour notre sujet et que nous laisserons de côté.

24. Page 162.

25. Page 169.

un moment de silence et comme frappé d'une réflexion soudaine, « ou dans l'autre », ajouta-t-il. Ce furent les dernières paroles de l'amitié. Je les tiens de la bouche de celui à qui elles furent adressées... Le corps inanimé de Desaix passa quelques jours après près de sa demeure.

Desaix avait connu Durazzo lors de sa première campagne d'Italie et était devenu son ami²⁶. *Il n'y avait pas entre eux de préjugés de nation*, dit Victor de Musset-Pathay, qui considère, de nouveau, l'absence de sentiment national ou de patriotisme excessif, comme une vertu.

Musset-Pathay est accompagné de deux autres militaires (qu'il ne nomme pas) qui sont reçus comme lui chez les Durazzo : Marescot pourrait être l'un des deux. Puis il quitte la maison confortable du marquis et couche au bord du Pô, campant au sein de pelotons de militaires. Toujours poète et romantique, il nous avoue s'être régalé de la vue et du chant d'un rossignol perché sur un faisceau d'armes au beau milieu de la nuit : Victor de Musset, poète romantique avant Alfred ?

Le 3 messidor (22 juin 1800) il est de nouveau à Milan et attend avec grande impatience de recevoir l'ordre de retour en France. Il y a précédé de quelques jours le « Patron » qui a reçu de Bonaparte ordre de faire un grand tour de 500 lieues pour rentrer ! Ils se séparent donc et ne se reverront qu'à Paris.

Sur le chemin du retour, notre observateur lettré prend le temps de quelques notations ethnographiques. Notations critiques : ainsi, évoquant un mystère pascal entraperçu au Piémont, une sorte de représentation très naïve de la Passion, notre auteur ne peut s'empêcher de dire tout le mal qu'il pense de ces mômeries et ne se prive pas de critiquer vertement la religion et ses rites ridicules et immoraux²⁷. Ce qui de la part de l'ancien clerc tonsuré, chanoine du chapitre cathédral de La Rochelle, ne manque pas de sel : le voilà campé en libre-penseur.

Ainsi donc, si ce n'est pas à suivre une campagne militaire mais à un simple « voyage » que nous a convié Victor, cela ne l'empêche pas, tout de même, de nous livrer ses propres jugements sur la campagne et le chef de l'armée de Réserve. Il ne manque pas d'apprécier la rapidité de la course que fait faire Bonaparte à son armée *sans perdre haleine, sans s'arrêter un instant*. Il s'extasie tout autant de l'attitude inconsciente et du mépris du danger des soldats, quand des bataillons entiers se jettent dans la neige en descendant du Saint-Bernard, juste pour être les premiers en bas : c'est un exemple de plus, à ses yeux, du caractère du Français fort différent du Batave, de l'Italien et surtout de l'Anglais. La fierté nationale, voire un certain chauvinisme, sont omniprésents dans cette relation de

voyage, mais sans « nationalisme » exacerbé : la nuance est sensible. Victor Donatien de Musset-Pathay, est un noble libéral, probable partisan d'une monarchie constitutionnelle à l'anglaise, rallié à une république modérée, puis à Bonaparte, qui, à ses yeux, incarne à lui seul le génie particulier de la « nation » française. Musset admire le génie militaire, le talent d'entraîneur d'hommes de Bonaparte et son côté joueur risqué-tout, mais ne le suit pas dans sa soif de conquêtes territoriales. Victor respecte plus que tout, les autres peuples et nations européens. Il semble, de ce point de vue, en avance sur l'opinion de son temps : il est européen avant l'heure. Ce n'est pas le moindre mérite de cet homme intéressant.

Il est aussi conscient de la chance insolente de Bonaparte : sans la victoire obtenue à Marengo si difficilement et miraculeusement grâce à ce pauvre Desaix, on l'eût déclaré fou de s'être engagé dans cette aventure alpine au beau milieu des glaces et des neiges éternelles. Le Mont Saint-Bernard eût pu être son tombeau politique. Bonaparte doit au « Patron » de Victor la chute du verrou de Bard : lui en est-il reconnaissant ? L'histoire et Victor-Donatien ne le disent pas, mais il est permis d'en douter. La fin de la carrière de Marescot est un désastre et il est l'objet d'un traitement parfaitement injuste de la part de Napoléon en 1808. Emprisonné sans jugement pendant quatre ans, il est ensuite dégradé et banni jusqu'à la fin de l'Empire.

Musset-Pathay s'extasie, enfin, et surtout, de voir les rudes soldats de la République si sensibles aux charmes de la nature qu'ils traversent, oubliant fatigue et privations en un clin d'œil : encore et toujours le Génie français ! Le soldat français n'est pas fait que de courage et d'inconscience ; le côté fleur bleue ne lui est pas étranger et la sensibilité est un de ses caractères propres. Sans oublier le côté moqueur de nos braves

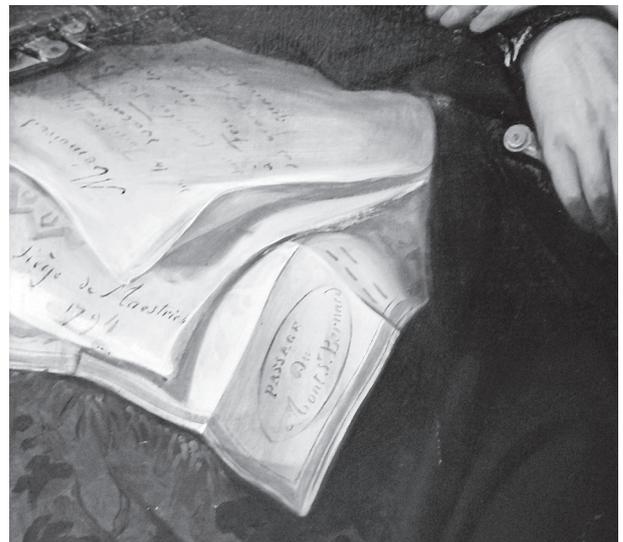


Fig. 9 : Détail du portrait officiel de Marescot conservé au Musée du Génie à Angers.

26. Il s'agit très certainement de Giramo-Luigi Durazzo, homme politique génois, pro-français dès la première campagne d'Italie et dont le cœur est au Panthéon.

27. Pages 190 et sq. Il est curieux qu'il parle de cérémonie pascal en cette saison tardive.

soldats qui, venant à peine de franchir une montagne inaccessible pour échapper au fort de Bard, le considèrent de haut avec mépris ! On ne va pas en faire toute une affaire ; une fois terminé, l'exploit est méprisé, voire oublié ! Victor est très sensible à ces aspects si particuliers de l'esprit français.

Musset-Pathay, le bureaucrate, l'intellectuel et l'homme de lettres, est quant à lui, manifestement très fier de ses compatriotes, capables de faire grimper des bouches à feu à bout de bras, tout en haut d'une montagne inaccessible, dans la nuit noire, pour pilonner le fort et le pousser à la reddition. *Quels autres que des Français eussent passé pendant la nuit des pièces sous le canon de l'ennemi !*

Tel est son jugement sur cette campagne que l'armée de réserve remporte à force d'intelligence et de courage, à la fois contre la nature et contre l'ennemi, réunis pour l'arrêter dans sa route vers la gloire.

Mais, lui-même, au terme de son long périple, après un examen attentif de ces contrées sauvages, aux beautés arides mais aux habitants naïfs et hébétés, voire parfaitement crétins, achève son ouvrage par ce cri du cœur : *c'est pour cela que je veux vivre dans mon pays. Je le dirai naïvement : les contrées que j'ai parcourues m'attachent encore davantage au mien.*

Victor-Donatien de Musset-Pathay revient d'Italie pétri d'amour pour sa patrie. Gloire donc à la France, à l'Armée, à Bonaparte son chef... Et un peu au « Patron », Marescot, qui même si c'est en filigrane, est omniprésent dans le récit épique de son fidèle secrétaire particulier²⁸. Un secrétaire qui écrit mieux qu'un simple secrétaire, commis aux écritures soumis à la dictée et à la copie des lettres et rapports officiels de Marescot. Un secrétaire doté d'un vrai talent littéraire et d'un don certain pour l'écriture. Mais il est le père, hélas pour lui, d'un grand poète national qui l'éclipsa entièrement. De cette traversée des Alpes et de ce *Voyage en Italie*, il est certain qu'Alfred entendit souvent parler durant son enfance, bien avant de s'y aventurer lui-même : un trait commun de plus entre les deux hommes. Chacun, le père comme le fils, a eu son aventure italienne.

28. Dans une note sur le village de Saint-Pierre et les quelques particularités que Victor tient du Patron, il rappelle l'interdiction de le faire apparaître trop clairement : « [le Patron] que je ne puis nommer puisqu'il m'en a fait la défense formelle ». Page 270, note 10 (renvoyant à la p. 104). Mais il n'omet pas de rappeler à chaque occasion, ses vertus morales et sa bonté profonde : « le Patron avec lequel ces bons moines du couvent du Grand Saint-Bernard se sont entretenus longtemps s'est intéressé pour eux (*sic*) auprès du Premier Consul qui leur a accordé une somme de 40 mille francs pour les dédommager des dépenses que le passage des Français leur a occasionnées ». *Ibid.*